

Le Chat en porcelaine de Chine

Autor(en): **Wallis, Suzanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **72 (1969)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Chat en porcelaine de Chine

par Suzanne Wallis

A Marine

Elle avait quelque chose de l'ange et de la bête, mélange subtil, indéfinissable, d'innocence et de cruauté, de douceur et de sauvagerie; des yeux gris largement ouverts, frangés de nuit, un sourire suave sur de petites dents blanches, espacées et pointues, des mouvements de félin. Mais le plus beau en elle était ses cheveux, des cheveux extraordinaires, épais et dorés qui tombaient en vagues souples sur ses épaules. Parfois, les ramenant tous d'un côté, elle les attachait en une seule et lourde tresse, mais rarement. Heureusement, car cela m'attristait; j'avais alors envie de m'approcher d'elle et de rendre leur liberté à ces cheveux si vivants, de les toucher, de les laisser courir entre mes doigts.

Angélique!

Tous les dimanches, elle passait devant chez nous en se rendant à la messe. Par sa mise soignée, recherchée même, par ses manières désinvoltes, elle était certainement la fille la plus extraordinaire du village et, bien qu'à peine deux ans plus âgée que moi, elle m'intimidait terriblement. Je guettais son approche, malheureuse lorsqu'une quelconque occupation m'empêchait de la voir passer. Un dimanche, jour infiniment gris, morne et froid comme peuvent l'être tant de jours des printemps de mon âpre pays, elle me sourit: il me sembla que le soleil s'était levé. Jusqu'ici je n'avais fait que l'admirer; ce jour-là je me suis mise à l'aimer, avec toute l'ardeur contenue d'une nature sauvage, douée d'une imagination débordante.

Angélique était la fille unique du directeur de la banque. Toute une légende s'était peu à peu bâtie autour d'elle et de son père, légende qu'alimentaient, qu'amplifiaient les commérages des villageoises en mal d'inédit. Le père, on le disait coureur, aventurier, escroc à ses heures; il avait, selon la légende, fait enfermer sa femme, belle et riche, dans une maison de santé pour s'en approprier la fortune. Comme tant de fausses rumeurs, celle-là aussi avait son grain

de vérité: la mère d'Angélique était vraiment folle. Quant à son père, dépensier à l'excès, il avait assurément quelque chose de l'aventurier. Coureur? Disons qu'il était beau, et qu'un bel homme sans attache a tôt fait de passer pour coureur.

Il habitait, avec sa fille et une vieille gouvernante qui avait été la nourrice de sa femme, une grande maison toute blanche, flanquée de deux tourelles. De la grand-rue on y accédait par un double escalier interminable. C'était une vaste demeure, trop grande pour trois personnes. Un couple âgé s'occupait des gros travaux et du jardinage. Tout, dans cette maison, était extraordinaire, ou du moins le paraissait à l'enfant provinciale et naïve que j'étais; à commencer par l'immense portail qui en gardait l'entrée, et dont les fleurs, les oiseaux et certaines feuilles en fer forgé conservaient encore les traces d'une ancienne dorure. On le poussait, ce portail, en s'attendant à ce qu'il grince sinistrement. En réalité il s'ouvrait sans aucun bruit, avec une facilité déconcertante. On se trouvait alors au pied de quelques larges marches. Elles se séparaient en deux escaliers, l'un s'en allant à droite et l'autre à gauche; elles aboutissaient à mi-pente à deux plates-formes rectangulaires que reliait entre elles un chemin couvert de cailloux blancs. Ce chemin traversait la rocaille aménagée entre les deux escaliers; en amont une grotte s'ouvrait, fraîche, mystérieuse; le filet d'eau glacée suintant de la voûte en emplissait le fond, vasque ténébreuse et verdâtre où quelques poissons rouges se mouvaient avec des gestes lents puis soudain disparaissaient, rapides comme l'éclair.

Pendant tout le temps où nous avons été inséparables, Angélique et moi, deux étés fulgurants, un hiver sibérique, nous n'avons jamais pris ensemble le même escalier. Par un accord tacite, chacune prenait celui devant lequel elle se trouvait après avoir passé le portail. Arrivée sur sa plate-forme, chacune de nous s'engageait sur le petit chemin, devant la grotte nous nous croisions, sans nous toucher, puis continuions l'ascension du côté opposé... Les enfants ont leurs rites, leurs tabous, leurs lois. De quels atavismes naissent-ils, de quelles superstitions ancestrales?

Nous débouchions alors sur une terrasse et là, la séparation terminée, nous nous jetions dans les bras l'une de l'autre, avec un plaisir qui n'avait d'égal que notre innocence. Lorsqu'il faisait beau, nous restions sur la terrasse. Madame Olga nous apportait du sirop, des galettes parsemées de graines de pavots, des fruits et des berlingots.

Nous restions alors au soleil, à nous chauffer comme des lézards. Je brunissais sauvagement. Angélique, elle, avec plus de distinction: sa peau se dorait uniformément, comme ces belles tresses du dimanche que la ménagère surveille et sort du four au bon moment.

D'autres jours, nous nous installions dans le verger. Dans l'herbe verte de mai, je cueillais des pissenlits, j'en faisais une couronne, je la posais sur les cheveux d'Angélique. Dans l'herbe haute de juin, j'arrachais des marguerites, j'en tressais une guirlande, pour qui? Pour Angélique bien sûr! Je la regardais sans me lasser. Je lui disais:

— Plus tard, dans quelque temps, tu sais, je serai peintre. Je ferai ton portrait, je ferai cent portraits de toi!

Elle me souriait. Elle disait:

— Moi, plus tard, je serai ballerine. Papa m'enverra bientôt à Paris, dans une école de danse. Il me l'a promis.

Nous étions assises dans le pré, à l'ombre d'un cerisier, une ombre loqueteuse, toute pleine de trous de soleil. Au-dessus de nos têtes, les cerises mûrissaient avec une lenteur désespérante. En juillet (les cerises n'étaient toujours pas mûres mais les merles les avaient presque toutes mangées), le jardinier faucha l'herbe du pré. Angélique s'écria:

— Plus de couronne, quelle chance!

Je savais qu'elle mentait, et qu'elle en était attristée, autant que moi-même.

Mai, juin, juillet de notre second été. J'ai parlé du premier sourire d'Angélique. Puis j'ai fait un immense bond et me voilà passant tous mes après-midi libres avec elle. Mais il y a eu le second sourire d'Angélique, toute la période de nos sourires, de mes attentes au coin de la fenêtre, de ses hésitations en passant devant notre porte. Et lorsque je réfléchis, lorsque je compare les dates, essayant de classer mes souvenirs d'une manière quelque peu cohérente, je constate que cette période coïncide avec d'autres périodes de ma vie d'enfant, toutes aussi importantes, toutes aussi décisives, séparées les unes des autres comme l'ère tertiaire de l'ère quaternaire et pourtant concomitantes. Etrange...!

Il y a la période de la mort de maman: quand je pense à ce temps-là, il me semble que rien alors, à part ce deuil, n'existait dans ma vie; aucune autre préoccupation. Et pourtant, il y eut en même temps la naissance de cette merveilleuse amitié. Il y eut ce soir où Angélique s'arrêta sous le sorbier, je jouais à la marelle devant la maison. Seule. Où étaient les autres enfants du quartier, cette bande joyeuse à laquelle j'appartenais et dont je partageais les jeux bruyants et passionnants? Mystère. Dans mon souvenir je revois une rue, inondée, dorée par la lumière du soleil couchant. Il y règne un silence insolite, un silence qui n'y était jamais à cette heure où les paysans mènent leurs bœufs à l'abreuvoir, où les ménagères vont chercher leur lait à la laiterie toute proche, à cette heure où la rue est pleine d'enfants

excités, car bientôt retentira l'appel qui les ramènera chez eux. A quoi rime donc ce silence? Il y a eu tout à coup Angélique sous le sorbier et le reste a sombré dans le néant. Il y a eu ce silence en moi, que j'ai projeté tout autour de moi. Et dans cette zone de silence et de joie, Angélique, vêtue d'une robe de toile d'un bleu très clair, comme ce ciel de satin, ce ciel de juin où s'ébattent les hirondelles. Soleil couchant allongeant l'ombre d'Angélique. Cris des hirondelles. Silence . . . Qui me regarde jouer à la marelle?

Angélique!

Je cessai aussitôt. De toute façon, c'est trop pénible de se tenir debout sur une jambe seule, toute tremblante d'émoi. Je ramassai la pierre qui venait de s'immobiliser dans le casier du paradis et m'approchai d'Angélique. J'étais aussi grande qu'elle. Je lui demandai, avec fausse nonchalance:

— Tu veux jouer avec moi?

C'était la première fois que nous nous parlions.

— Pas ce soir, je vais à confesse. (C'était donc un samedi.) Tu n'es pas catholique, toi?

— Je ne suis rien. Mon père est franc-maçon.

— Ah! tu as bien de la chance.

Angélique tenait une pomme dans laquelle elle avait mordu. On y voyait la marque de ses dents, petites et espacées. Je regardais la pomme et la marque des dents. Elle vit mon regard et me la tendit: «Tu veux mordre?» et puis, lorsque la pomme fut dans ma main: «Tiens, tu peux la garder». J'aurais aimé qu'elle la reprenne, j'étais heureuse qu'elle me la donne. De nouveau le silence s'installa, se creusa.

— Alors adieu, dit-elle, il faut que j'aille. Je t'inviterai la semaine prochaine. Tu viendras?

— Si tu veux . . . oui, bien sûr, je viendrai!

Angélique s'éloigna puis revint sur ses pas.

— On m'a dit que ta mère était morte. C'est bien toi, Sabine, n'est-ce pas? Tout d'abord je ne savais pas que c'était toi. Puis j'en ai été toute triste. Ma mère à moi est folle, tu sais? Tu ne crois pas que c'est encore plus terrible? Alors à la semaine prochaine. Mercredi. Je viendrai te prendre.

Ce ne fut pas le mercredi suivant que j'allai dans la maison d'Angélique, mais bien plus tard. Par une journée d'août, torride. L'air était vibrant du chant des grillons. J'ai déjà dit que tout, dans cette maison, me paraissait extravagant: le portail, les escaliers jumeaux, la balustrade en pierre «forgée» (c'était du stuc) qui finissait en un socle massif où trônait un lion de pierre, tout engrisaillé

par les intempéries. Deux balustrades naturellement, puisqu'il y avait deux escaliers et deux lions sur leur piédestal, à chaque extrémité de la terrasse.

Angélique m'avait prise par la main pour passer le portail. Puis elle me lâcha et je compris à son geste qu'il fallait que je prenne l'escalier de droite; elle prit celui de gauche. Lorsque nous atteignîmes la terrasse, j'entendis les aboiements furieux d'un chien. C'était Lancelot, un boxer flammé, il était attaché à une longue chaîne et son large collier vert clouté d'or lui donnait un air aussi raffiné que barbare. Jamais encore je n'avais vu de boxer.

— As-tu peur des chiens? m'avait demandé Angélique quelques instants auparavant.

Non, je n'en avais pas peur. Nous avions nous-mêmes un chien et j'aimais tous les animaux. Pourtant cette bête furieuse au bout de sa chaîne m'impressionnait.

— Prouve-moi donc que tu n'en as pas peur et va le détacher!

Angélique avait son sourire ambigu, suave et cruel. Sans hésiter je m'approchai de Lancelot. Je lui parlai doucement. Il se tut et s'immobilisa. J'avancai ma main à la hauteur de son museau, sa queue ridicule se mit à frétiller. Alors doucement je le détachai. Il s'élança, posa ses pattes de devant sur mes épaules et me lécha le visage. Tout doux, mon beau, tout doux; j'avais mis mes bras autour de son cou, mais il était si impétueux que nous roulâmes ensemble dans le gravier.

Angélique regardait, impassible.

A ce moment pourtant, elle s'approcha et me délivra de l'exubérance de son chien. Je me relevai en riant, satisfaite de moi. Angélique, elle, me regardait avec une admiration teintée d'ironie.

— C'est bien, dit-elle, je t'emmènerai en Pologne, nous chasserons les loups ensemble.

Paroles sibyllines que je ne compris pas. Mais qu'importait? Elles me remplirent d'un absurde bonheur et mirent en branle ma folle imagination. Je me vis en compagnie d'Angélique dans les steppes de la Pologne; notre traîneau filait sous un ciel très gris, sous un ciel très bas... il y avait beaucoup de neige, beaucoup de vent, il y avait d'innombrables fourrures dans le traîneau, d'innombrables loups dans la plaine... mais surtout il y avait Angélique, fouettant les chevaux rapides... Elle me tira de mon rêve éveillé.

— Viens que je te montre ma chambre. Tu pourras te laver un peu.

Zut, nous n'étions pas en Pologne, il n'y avait ni neige ni loup, il faisait même terriblement chaud. Et je m'aperçus que j'étais cou-

verte de poussière et de sueur, suites de ma lutte héroïque avec le chien.

Angélique m'avait prise par la main. La maison paraissait inhabitée, aussi déserte et silencieuse que le château de la Chatte Blanche. Je n'eus éprouvé aucune surprise à voir des mains ailées voler à notre service. Mais il n'y eut que les mains d'Angélique: elles me conduisirent dans la salle de bain, sortirent de l'armoire un linge éponge, brossèrent ma robe toute poussiéreuse, puis m'entraînèrent dans sa chambre.

En y pénétrant, j'eus la même sensation qu'en entrant dans une église. Les fenêtres en étaient fermées, les persiennes baissées, poussées vers le dehors. Il y régnait une fraîcheur exquise. Le vert des marronniers du jardin miroitait entre le bord des persiennes et le rebord des fenêtres et remplissait la chambre d'une lumière tamisée et verdâtre d'aquarium, accentuée encore par la teinte vert sombre d'un grand tapis recouvrant presque totalement la surface du parquet. Entre les deux fenêtres se trouvait un lit de cuivre très bas; il était recouvert d'une courtepointe brodée. Vers le pied du lit un chat était couché sur le tapis, un chat en porcelaine de Chine, d'une blancheur transparente et laiteuse. Il était étendu là avec un naturel admirable, une grâce incomparable, légèrement couché sur le flanc, les pattes arrondies ramenées sous lui, les yeux mi-clos. Il me semblait le voir respirer. Autour de son cou un collier de petites fleurs bleues comme des myosotis était peint, une fleur également dans le creux de chaque oreille.

J'allai vers ce chat merveilleux et m'agenouillai près de lui, en regardant autour de moi. J'étais muette d'étonnement: la beauté de cette pièce, l'harmonie raffinée et calculée des lignes et des couleurs opérait en moi comme une musique très belle. Nous jouissions à la maison d'un confort relativement élevé, comparé à celui des autres familles du village. Pourtant rien ne m'avait préparée à une telle perfection; je ne savais même pas que cela existait et découvrais y être extrêmement sensible.

— Angélique, tu es logée comme une princesse! Tu en as de la chance...

Pourtant pas un instant l'ombre d'un sentiment d'envie ne troubla mon admiration et mon enthousiasme.

— Ça te plaît? me demanda ma nouvelle amie (Il y avait sur son visage comme une attente un peu angoissée). Alors tu viendras souvent. Tu vois, je n'ai personne, tu me ferais plaisir.

Mon Dieu, quelle joie de faire plaisir avec tant de plaisir! Quel bonheur d'être là, dans la chambre d'Angélique. Elle s'était pelo-

tonnée sur son lit, je m'étais mise à plat ventre sur le tapis. Nous avons bavardé longtemps, nous avons tout à nous dire... Vers le soir, Angélique ouvrit les fenêtres, tira les persiennes: des paquets d'air chaud, de lumière, des chants d'oiseaux et la senteur des regains envahirent la chambre.

— Sabine, je suis folle. Je t'invite et te laisse mourir de soif! Par une chaleur pareille!

* * *

Puis il y eut l'automne, somptueux et court. Je passais un ou deux après-midi par semaine avec Angélique. Rétrospectivement, il me semble avoir passé presque tout mon temps avec elle. C'est que ces heures me sont restées tandis que les autres, à peu près toute les autres, ont sombré dans l'oubli.

Que faisons-nous? Mille choses et rien. Parfois Angélique m'aidait à résoudre un problème, à expédier un devoir d'école. Nous faisons aussi de longues promenades avec Lancelot, fou de joie. (Mon cher Pacha, notre chien, était mort au début de septembre, écrasé par un camion.)

Nous partions au petit bonheur. A travers l'immensité des pâturages les chemins blancs s'en allaient, au gré de leur fantaisie. Nous les suivions, au gré de la nôtre. Entre les sapins sombres, les hêtres flamboyaient. Nous restions de longs moments étendues sur la mousse sèche, comme étourdies par les parfums de la terre: toute la création odorait le thym, la fougère et la résine.

Mais il y avait Lancelot, ce chien turbulent. Il essayait par tous ses moyens de nous remettre sur pieds: il tournait autour de nous en jappant, en pleurant, se couchait, se relevait, partait, revenait et posait devant nos pieds des pives pour que nous les lui lancions. Puis, de guerre lasse, il s'affalait lui aussi dans la mousse. Pourtant, j'accédais parfois à ses désirs, car j'avais moi-même des fringales de mouvement, d'agitation. La bougeotte, disait Angélique. Lancelot le sentait: avant même, semblait-il, que j'aie fait le moindre geste, il était sur pieds; ce qui lui tenait lieu de queue frétillait d'impatience, ses yeux étaient fixés sur moi, chargés d'attente et d'énergie. Courses folles entre les sapins! Je lui mettais un bâton dans la gueule et j'essayais ensuite de le lui reprendre. Ce n'était pas facile: cet animal était plein de feintes et de malice. Au bout d'un moment, le souffle court, nous revenions vers Angélique qui n'avait pas bougé.

— Sauvages, disait-elle, vous avez donc fini de gâter mon beau silence?

Oui, nous avons fini. Lancelot le troublait encore un moment par sa respiration accélérée, puis l'univers se réemplissait de ce merveilleux silence; c'est-à-dire du bourdonnement confus de milliers d'insectes invisibles, basse continue sur laquelle s'égrenaient les sons de cloches des troupeaux en pacage.

— C'est vrai, ça, qu'il est beau ton Jura, disait Angélique avec un grand soupir. Elle disait «ton Jura», bien qu'elle portât un nom plus jurassien que le mien, un vrai nom du terroir. Mais sa mère était polonaise, elle gardait en elle la nostalgie de cette lointaine Pologne. Elle m'en parlait souvent, entretenant en moi ce goût d'aventure, d'évasion, qui m'a toujours obsédée. Et m'a fait regretter tant de fois de n'être pas née garçon.

Mais les ombres s'allongeaient bizarrement, le soleil se couchait. Du côté des Rouges-Terres, un angélus tintait. Rapidement nous reprenions le chemin du village. Que de fois nous sommes rentrées en courant dans la lumière du soir, Lancelot sur nos talons, essoufflé et la langue pendante: mon père était très strict quant à l'heure des repas, il ne tolérait aucun retard.

* * *

Brusquement l'hiver s'installa, cet hiver devenu presque légendaire par sa rigueur. La maison d'Angélique était une des seules du village ayant le chauffage central. Que d'heures merveilleuses j'ai vécues sous ce toit! Nous passions des après-midi entiers à lire, sans presque échanger une parole. J'étais insatiable. Angélique lisait moins, c'est-à-dire plus lentement, plus intelligemment. Elle me disait:

— Sabine, tu lis trop vite, tu dévores. Tu en auras une indigestion.

Je m'arrêtais parfois au milieu d'une page et je la regardais, lisant elle aussi, pelotonnée sur son lit ou sur son fauteuil. Elle avait la même grâce animale, la même nonchalance féline que le chat de porcelaine. Je retrouvais en elle les qualités de cette matière lumineuse dont avait été modelé ce chat, son éclat et sa fraîcheur, quelque chose de distant et d'apaisant à la fois. Tourmentée d'ordinaire par des sentiments fort contradictoires, perpétuellement déchirée entre mes rêves et ma nature en somme raisonnable, près d'elle je trouvais un équilibre, je devenais simple. Une entente tacite était née entre nous; tout à fait opposées de nature, il nous arrivait cependant d'avoir en même temps les mêmes idées, des impulsions semblables: que de fois je l'entendis formuler ce que je venais de ressentir mais à quoi ma pensée était incapable de donner une forme. Il est vrai

qu'elle était plus âgée que moi; et relativement plus mûre; précoce, elle sortait de l'enfance. Je m'y attardais, j'en suis sortie beaucoup plus tard qu'elle.

Un jour, en entrant dans la chambre, je vis que le chat n'y était pas. J'en demandai la raison à Angélique.

— Il doit être encore dans le salon, papa l'a montré hier à un visiteur; il paraît que c'est une pièce très rare et très belle.

J'allai le chercher. Je l'aimais, il faisait partie de cet univers merveilleux qu'Angélique m'avait ouvert, dans lequel je me mouvais béate et sans désir. Je le remis à sa place avec mille précautions: la perfection de cet animal, la beauté du matériau, l'imprévu de cette collerette de fleurs bleues m'émerveillaient toujours à nouveau. Angélique me regardait, pensive. Brusquement elle me dit:

— Sabine, un jour je te donnerai ce chat. Tiens, il est à toi dès maintenant, tout de suite. Mais parce que tu l'aimes et que je l'aime, je le garde encore un peu près de moi. Mais un jour, il ne sera qu'à toi!

Je compris, et mon cœur se remplit d'appréhension.

— Alors garde-le, garde-le toujours, balbutiai-je.

* * *

Quel étrange réceptacle que notre cerveau, quel amalgame surprenant que notre mémoire! Notre passé, cet amas d'impressions fugitives, aussi brèves qu'imprévues, de détails insignifiants, d'images plus ou moins déformées, masse incohérente dans laquelle sont restés incrustés, comme des fossiles dans le schiste ou le travertin, nos moments de grand bonheur et nos journées sombres? Notre passé! Que faire de tout ce fatras? N'est-il pas hasardeux, après tant d'années, et à partir d'éléments aussi disparates, de vouloir conter les événements dans l'ordre naturel de leur déroulement? Je n'en ferai même pas l'essai, tant pis pour la chronologie! Ce qui m'importe, c'est l'image fidèlement rendue d'Angélique, le ton juste de notre amitié et leur place dans ce temps qui fut le plus heureux de mon enfance. Je ne sais ce qu'est devenue Angélique, happée par la multiplicité de l'existence. Pour ma part, je serais heureuse d'avoir laissé dans une âme le souvenir émerveillé que j'ai gardé d'elle.

Cet hiver, qui avait commencé si tôt, s'éternisait. Les rues étaient séparées de leur trottoir par de hauts congères amoncelés par les chasse-neige et dans lesquels les négociants creusaient des ouvertures en face de leur boutique. Et les enfants transformaient chaque cour en patinoire, chaque ruelle en glissoire.

Ah! qu'elles étaient belles les tempêtes de neige, lorsqu'Angélique et moi étions ensemble, installées dans le climat confortable d'une maison chauffée jusque dans ses recoins, que je l'aimais alors, ce vent impétueux qui hurlait, secouant les persiennes, jetant contre les fenêtres aveuglées de grandes brassées de neige! Il ne manque que les loups, disait Angélique en riant. Quant à moi, je m'en passais allégrement, j'étais heureuse aussi sans loups.

Mais je l'étais féroce, jalousement, et consciemment. Sensibilisée sans doute par la mort de maman et connaissant dès lors la fragilité du bonheur, il était naturel que je mette tout en œuvre pour préserver celui-là. Et mon premier soin, après une expérience désastreuse, fut de le mettre à l'écart de mon envahissante famille. Chez moi, j'étais sollicitée de toutes parts. Il n'y avait pas un coin, dans la maison, qui fut vraiment à moi, où j'eusse pu me mettre à l'abri de l'importunité de mes sœurs et frères: des jumeaux touche-à-tout, de Monique, agressive, d'Anne si douce mais si bavarde. Depuis la mort de maman, plus personne ne veillait à ce que la liberté des uns ne s'accroisse pas au détriment de celle des autres; ne mesurait à chacun son espace vital; n'enseignait à tous le respect de la personnalité de l'autre: l'anarchie régnait. Je me réfugiais dans la chambre d'Angélique, havre de bien-être et de paix.

Ah! ce premier mercredi où Angélique devait venir me prendre... avec quelle impatience je l'attendais! A son premier coup de sonnette je m'élançai, heureuse et excitée. Angélique...! et Shah à côté d'elle, se frottant à ses jambes.

— C'est votre chat? dit-elle. Qu'il est beau! Il est magnifique!

Elle le prit dans ses bras. Shah était notre fierté, mais surtout celle d'Anne, à qui il appartenait. Ainsi de fil en aiguille, de Shah à Pacha en passant par Anne, Monique, les jumeaux François et Nicolas, une grande partie de l'après-midi s'écoula, tante Nelly, qui essayait avec une navrante bonne volonté de remplacer notre mère, prépara un goûter, il ne fut plus question d'aller chez Angélique.

J'étais remplie d'une rage froide. Bien que je fusse heureuse du succès qu'elle remportait parmi les miens, cette mainmise de ma famille sur «mon» Angélique m'inquiétait, m'exaspérait. Je gourmandais les jumeaux qui ne la lâchaient plus, s'accrochant à elle, apportant tous leurs jouets qu'ils entassaient à ses pieds.

— Laisse-les donc, Sabine, disait-elle en riant, ils sont si drôles.

Oui, ils étaient drôles, je le savais, et si affectueux, si maladroits, si orphelins, mon Dieu, je les aimais tout plein; mais trop envahissants tout de même!

J'étais désespérée, furieuse. Ce n'était pas assez qu'ils saccagent mon coin de jardin, qu'ils gribouillent dans mon cahier de poésie, qu'ils abîment tous les objets auxquels je tenais particulièrement: allaient-ils donc encore me voler Angélique?

Quelques semaines passèrent et lorsque après les grandes vacances Angélique vint à nouveau me prendre, j'allai à sa rencontre. Elle me sourit. Je vis qu'elle était contente et lui en sus gré.

Et ce jour-là j'entrai, émerveillée, dans le royaume du chat en porcelaine.

* * *

Je l'ai dit, l'hiver s'éternisait; la neige n'en finissait pas de tomber. Et pourtant . . . je sentais qu'insensiblement nous glissions vers le printemps. Les jours se faisaient plus longs et la neige, installée semblait-il pour l'éternité, lorsque le soleil brillait, n'en menait pas large. Sur le chemin de l'école je m'arrêtais parfois, humant l'air. D'où venait donc ce petit vent léger, étourdiment tendre, qui me caressait les oreilles? Que signifiait ce chant d'oiseau, timide encore, si émouvant parce que prématuré? Je le pressentais. Mon cœur éclatait d'un bonheur presque douloureux. J'essayais de mettre en vers ce qui se passait en moi, ce qu'autour de moi je sentais naître, chant d'un oiseau, parfum de la terre, tiède caresse du vent . . . Toute à l'élaboration de mon poème, je portais partout une mine absente, et lorsque enfin, délivrée bien qu'insatisfaite, j'émergeai de mes fumeux alexandrins, le printemps était là. Décimée, l'armée blanche du général hiver battait en retraite et les merles claironnaient partout la victoire du printemps.

Mais je ne vais pas le congédier, cet hiver, sans avoir parlé d'un de mes plus beaux souvenirs d'enfant: cette partie de traîneau que je fis avec Angélique et son père. Il nous l'avait promise dès le début de l'hiver; elle eut lieu, si je me souviens bien, quelques jours après Nouvel-An, par une nuit magnifique, tout enlunée et craquante de gel. Nous partîmes à cinq heures. Il faisait déjà sombre, pas tout à fait, heure transitoire qui n'est plus le jour et pas encore la nuit: vers le couchant, le ciel était encore tout orangé et les champs de neige avaient des reflets cuivrés.

Le père d'Angélique nous installa soigneusement à l'arrière du traîneau, dans plusieurs couches de couvertures épaisses et rêches qui me piquaient les jambes même à travers mes bas de laine, puis il rabattit sur nos genoux une bâche rigide qu'il fixa au moyen d'un

crochet de chaque côté de la banquette. Le paysan, propriétaire de l'attelage, se tenait à côté des chevaux, tenant les rênes, qu'il remit au père d'Angélique lorsque celui-ci monta sur le siège de devant, puis il le couvrit lui aussi d'une épaisse couverture et d'une bâche. Une buée blanche et floconneuse sortait des naseaux des chevaux impatients, qui piaffaient, puis partirent au petit trot en direction du couchant.

Il conduisait bien, cet homme devant nous, vêtu d'un bonnet d'astrakan et d'une vareuse doublée de mouton, dont le large col d'astrakan également rejoignait le bonnet. Il parlait avec les chevaux en un langage fait exprès pour eux, tout en sons gutturaux, en modulations excitantes et douces. Il les poussait avec ce parler rauque et mélodieux et je compris au bout d'un moment que c'était du polonais. Et les chevaux le comprenaient. Il semblait qu'en s'allongeant, leurs pas s'allégeaient, bientôt ils volèrent sur la grand route comme s'ils avaient voulu rattraper le soleil couchant. Mais arrivés sur le plateau, au carrefour des chemins, l'attelage changea brusquement de direction et cette fois s'enfonça dans la nuit: nuit claire, diaphane, froide et dure comme le cristal. La lune venait de se lever; parfaitement ronde et dorée comme un écu neuf, elle flottait dans une échancrure de l'horizon et les chevaux volaient à sa rencontre, dans le tapage rythmé de leurs sabots et la musique de leurs clochettes d'argent.

J'étais émerveillée. Me tournant vers Angélique, je vis à ses yeux, à son sourire, qu'elle ressentait le même ravissement. Sous les couvertures elle s'était emparée de ma main et se penchant vers moi elle me dit:

— Regarde bien, Sabine, nous sommes en Pologne, c'est tout à fait comme en Pologne!

Non, Angélique, pas tout à fait! Car là-bas il faut des heures et des heures pour traverser une plaine, pour se rendre d'un endroit à un autre. Tandis que ce soir, hélas! il nous fallut à peine plus d'une heure pour arriver aux Bois-Derrières, où nous devions souper. Et j'aurais tant aimé que ce voyage ne prenne jamais fin, que le temps suspende son vol, comme écrivait Lamartine que je chérissais.

Des images poétiques naissaient dans mon cerveau, où était-ce dans mon cœur?

J'ai voulu pour m'échapper
les bleus chemins de la nuit

...

et les chevaux ténébreux
qui se nourrissent d'espace...

les beaux chevaux ténébreux s'arrêtèrent devant l'auberge, le père d'Angélique nous éplucha de nos couvertures et nous fit entrer dans la salle basse dont l'atmosphère, après celle de cette nuit cosmique, était quasiment irrespirable.

Cet homme, le père d'Angélique, avait le goût de la perfection et ce souci du détail qui en est la condition. Lorsqu'il arrangeait quelque chose, il ne laissait rien au hasard, n'épargnant ni son temps ni son argent. Je suis sûre que c'est sciemment qu'il avait choisi cette nuit de pleine lune pour notre partie de traîneau et qu'à l'avance il en avait réglé chaque détail. Après s'être occupé des chevaux il nous avait rejointes dans la salle de l'auberge, s'était assis en face de nous à l'unique table de bois sombre; il avait commandé une gentiane et nous regardait, fumant sa courte pipe, avec un sourire bienveillant, quelque peu désabusé, ce qui lui donnait, à mon avis, un air très grand seigneur. Pendant le repas, il prit même la peine de me charmer: il était probablement charmeur malgré lui. Il me parla de la Pologne, me conta une chasse aux loups à laquelle il avait participé, et me confia qu'après le Jura, c'était la Pologne qu'il aimait le plus.

Je savais qu'Angélique adorait son père. A la fin de la soirée, je lui donnai raison: il était adorable!

Le chemin du retour me sembla plus court encore que l'aller et, pendant toute la semaine suivante, «les bleus chemins de la nuit» firent ma joie et mon désespoir.

* * *

Vint l'été, le bel été si court et si parfait dont j'ai déjà parlé. Puis vint septembre. Il avait été convenu qu'Angélique passerait ses vacances d'automne chez sa grand-mère en Pologne. Heureuse, toute à la joie de revoir ce pays qu'elle aimait, elle me faisait part de ses projets et moi je l'écoutais, presque aussi excitée qu'elle.

— Il n'y aura pas encore de neige, m'expliquait-elle, mais il y aura la chasse aux renards. Quel dommage que tu ne puisses pas m'accompagner. Tu te souviens de notre partie de traîneau, l'hiver passé?

Déconcertante Angélique! Vite, je changeais de sujet, pour ne pas permettre à cette grosse tristesse qui s'accumulait en moi de prendre le dessus. Mais Angélique l'avait déjà remarquée:

— Grosse gourde, disait-elle, avec cet air ironique et tendre qui me la faisait tant aimer, je reviendrai, plus vite que tu ne le penses.

Les vacances d'automne duraient cinq semaines, autant que celles d'été. Ainsi les enfants, presque tous fils ou filles de paysan, étaient disponibles pour la récolte de pommes de terre et pour garder les troupeaux qui paissaient à cette saison dans des champs limités dont ils ne devaient pas s'échapper, car le champ d'à côté appartenait au voisin: le fil chargé d'électricité était encore inconnu. J'avais plusieurs camarades astreints à ces besognes, je les enviais, sans penser que pour eux elles représentaient davantage une servitude qu'un plaisir. Mais pour moi c'en était un de les accompagner. Armée comme eux d'un gourdin je tapais avec conviction sur le dos des vaches rétives qui trouvaient meilleure l'herbe défendue: je tapais plus fort que nécessaire, avec l'ardeur d'un néophyte.

Nous allumions dès le matin un feu qui avait du mal à prendre, car tout était humide de rosée, qui avait du mal à brûler pendant tout le jour et fumait abondamment jusqu'au soir. Nous y enfouissions des pommes de terre et des pommes et les retirions invariablement brûlées d'un côté et point cuites de l'autre, néanmoins délicieuses.

Le soir je rentrais, les mains noires et les genoux terreux, et Mademoiselle ou Fräulein, notre gouvernante temporaire, m'envoyait dans la salle de bain; lorsque j'en ressortais, les lavettes étaient noires et les linges terreux. Pauvre Mademoiselle, pauvre Fräulein...!

Tout accaparée de mes plaisirs champêtres, je pensais à peine à Angélique, sachant qu'elle me reviendrait au terme des vacances; et les vacances sont si courtes.

Courtes, oui. Passées, il fallut reprendre le chemin de l'école... Angélique n'était pas revenue. Inquiète, je pensais maintenant à elle, désirant qu'elle m'écrive et m'explique cette absence prolongée. Que lui était-il arrivé? J'échafaudais mille conjectures. Était-elle malade? Ou passerait-elle tout l'hiver en Pologne? Son père l'avait-il envoyée à Paris, dans cette école de danse dont elle m'avait si souvent parlé?

Tout était possible: dans notre impatience devant la vie, nous avions déjà considéré toutes les éventualités, nous en avions discuté mille fois, tous les rêves étaient permis, tous les chemins ouverts à nos rêves, nous n'avions qu'à choisir et ne savions pas que c'est toujours le hasard qui choisit pour nous.

Tout était possible, sauf ceci: qu'Angélique ne m'écrive pas!

J'allais parfois rôder autour de sa maison, j'y suivais, le cœur serré, les progrès de l'automne. Les chemins, que j'avais connus si bien entretenus, se couvraient de feuilles. Au début c'était joli, c'était charmant et poétique et m'incitait à la mélancolie. Mais plus tard, lorsque la pluie eut noirci l'or et la pourpre de toutes ces feuilles et

que le vent les eut chassées dans les coins, contre les murs où elles s'amoncelaient en tas pourrissants, ce fut triste et déprimant. Les persiennes restaient fermées: le château de la Chatte Blanche dormait profondément. Pour combien de temps encore?

Et toujours aucune lettre d'Angélique . . . elle devait être morte!

Quelques semaines avant Noël, comme un incendie de brousse, la nouvelle se répandit dans le village: le père d'Angélique était ruiné, la maison mise en vente; quelques antiquaires étaient attendus de la ville pour les meubles de prix, ce qui restait des bibelots d'art, des tableaux de valeur; le reste serait vendu aux enchères!

Quelle aubaine ce dut être pour les commères, venimeuses et bavardes . . . mais quelle douleur pour moi, quel crève-cœur de voir ces fenêtres se rouvrir de si triste façon . . . , la maison close, endormie et muette, mais gardant au fond de son sommeil, comme Ninive ensevelie, ses secrets de beauté et d'harmonie, passe encore. Mais ainsi ouverte à tout venant, profanée, désenchantée . . . j'en étais malade d'écœurement.

Le jour où une de mes camarades, peut-être animée par sa mère désirant en savoir davantage, me demanda des nouvelles d'Angélique, je racontai que mon amie était morte, tuée dans un accident de cheval; trop fière pour avouer mon ignorance à son sujet, je lui inventai une mort tragique. Aujourd'hui je sais qu'ainsi, mais tout à fait inconsciemment, je l'ai soustraite aux commérages malveillants du village: aux âmes primitives les morts sont sacrés, ils ont toujours raison.

* * *

De cet hiver-là, du printemps qui forcément lui succéda, aucun souvenir ne m'est resté. Malheureuse, indifférente à ce qui se passait autour de moi, je devais me réfugier dans mes rêves ou dans des jeux bruyants qui faisaient dire de moi que j'étais un garçon manqué. Un enfant malheureux est plus ennuyé que malheureux . . . et dans cette mer d'ennui, j'ai dû être parfois assaillie par des bouffées de joie, d'une joie débordante dont je ne savais que faire . . . tant de sujets de joie, de raisons d'être heureux! De nouveau le printemps, malgré tout cette joie de vivre, de respirer, de lire, tant de poèmes merveilleux, de pensées même pas pressenties et qui éclataient, soudain comme autant de vérités inviolables; et des images partout, inattendues, pleines d'humour ou de tristesse, qui faisaient mon ravissement; et cette phrase entre tant d'autres, cette phrase d'Anne de Noailles qui m'enchantait: «Je suis inutile, mais irremplaçable»!

Angélique me manquait; j'étais seule avec ce fouillis d'impressions nouvelles, seule et consciente déjà de la solitude inconditionnée de l'homme.

Après les Saints de glace avait lieu la grande foire annuelle du pays. Toute la population des hameaux voisins y accourait, trimbalant avec elle, à la remorque de ses charrettes, ses pièces de bétail à vendre, et dans le fond de ses vieilles bourses à cordons, ses quelques francs à dépenser. Sur la place de la gare les forains s'installaient pour toute une semaine: manèges, balançoires, sièges voltigeurs et le tir, dont la baraque était entièrement recouverte d'images étonnantes: intrépides chasseurs porteurs de fusils fumant comme des locomotives, lions agonisants et cerfs blessés à mort mais fuyants... c'était très beau.

Dès cinq heures du matin, le brouhaha commençait. Passaient la charrette du potier, du chaudronnier, du cordonnier, et celle du marchand de tissus, char couvert d'une bâche. Tout ce monde s'installait le long de la grand-rue, à même le trottoir ou sur des planches posées sur des caisses. Les négociants du village, ne voulant pas être laissés en reste, exposaient eux aussi leur marchandise en plein air, sur des tables improvisées. Tout le village prenait l'aspect d'une immense kermesse, chaque année on retrouvait les mêmes têtes, les mêmes marchandises étalées dans la poussière ou sur des tréteaux branlants, poteries perdues dans leur paille, sonnailles sonores et lanières de cuir, sabots, cretonnes fleuries ou quadrillées, et le stand, cher aux enfants, des pâtisseries et des sucettes colorées et poisseuses.

Mais parmi tous ces marchands rivés à leur camelote et s'égosillant, il y en avait un que nous aimions particulièrement: c'était l'homme aux ballons. Il avançait à pas lents au milieu de la chaussée, s'arrêtant parfois pour lancer une plaisanterie ou jouer un petit air sur l'une de ses trompettes en laiton; puis repartait, évoluait parmi les badauds, souverainement libre, car il portait toute sa marchandise sur lui. Il s'appelait Jules, c'était un colosse. Avantage appréciable, car primo: son poids le préservait d'être emporté dans les nues par sa cargaison de ballons et secundo: sa large carcasse présentait une surface estimable qu'il employait à exposer les mercantiles trésors dont nous rêvions. Au-dessus de sa tête se balançait la grappe immense et multicolore des ballons. Moyennant deux sous, il en détachait un et nous le tendait avec le geste d'un monarque qui distribue ses faveurs.

Notre ami Jules était certainement l'homme le plus coté de la foire, ou l'avait été, car depuis peu un nouveau personnage était entré en lice. Nouveau pas tellement, tout le monde le connaissait:

c'était Sylvestre, le colporteur de la contrée. Il était petit, presque nain, et borgne. Son infirmité servait d'excuse à sa paresse. Un beau jour il avait eu l'idée géniale de récolter au cours de ses randonnées les objets hors d'emploi qui s'entassaient bon an mal an dans tous les ménages et qu'on lui remettait volontiers, pour rien ou presque rien. Il avait ainsi réuni une extraordinaire collection d'ustensiles plus ou moins utilisables, cafetières désargentées, brocs veufs de leur cuvette ou vice versa, lanternes et miroirs caducs, daguerréotypes fanés, livres abîmés, écornés et tout jaunis d'humidité, que sais-je encore, ici et là quelques estampes qui auraient fait la joie de n'importe quel connaisseur. Dieu sait où il dénichait tout cela; je sais qu'il ne refusait jamais rien, et ce qu'il ne pouvait vendre il le donnait en surplus, accompagnant d'une plaisanterie ou d'un clignement rusé de son unique œil son présent inédit. Les badauds riaient.

Entre Jules et Sylvestre nous partageons nos faveurs. La pacotille de l'un nous émerveillait, le bric-à-brac de l'autre nous fascinait. Nous y courions dès le matin, avant de nous rendre à l'école (c'était samedi et malgré la grande foire il nous fallait aller en classe, inqualifiable injustice!), impatients de voir quelles cocasseries il aurait à nous proposer cette année.

Mais ce matin-là, Sylvestre était en retard. Il était juste en train de dételer sa mule lorsque nous arrivâmes, cartable au dos, frissonnant dans la bise du matin. Nous le vîmes néanmoins débiller un antique fusil à baïonnette, ayant appartenu à un soldat français de la guerre de 1870. Puis un coucou de la Forêt-Noire, dont le cadran n'avait pas d'aiguilles. Pourtant il marchait encore très bien, nous assura Sylvestre; il voulut nous en donner la preuve mais le coucou refusa de sortir de sa maisonnette et n'émit qu'une série de sons discordants. Cela promettait! De nouveau, Sylvestre fourrageait dans le grand coffre où étaient emballées ses pièces les plus précieuses et nous attendions, piaffant, ce qu'il allait en extraire, lorsque la première cloche de l'école nous rappela à notre devoir. Dépités, nous partîmes au galop.

A midi, je fus tentée de passer par la grand-rue et de jeter un coup d'œil dans le coin de Sylvestre, un seul... mais non! Père n'aimait pas les retardataires et pourquoi encourir son mécontentement par une journée comme celle-ci, promettant tant de délices mais offrant aussi tant de possibilités de sévir? Hop donc, à la bouffe... et à une heure déjà, chacune munie de quarante sous de la bourse paternelle et des recommandations d'usage, Anne, Monique et moi avions la permission de partir. Les jumeaux viendraient plus tard, accompagnés de Mademoiselle.

Nous nous séparâmes à quelques mètres de la maison, chacune de nous ayant d'autres zones d'intérêt. Monique passait en revue les bêtes de somme remisées un peu partout, dans les cours, dans les hangars, écuries de fortune où elles attendaient, patientes et résignées. Elle les connaissait toutes par leur nom, savait leur âge approximatif et si c'était des hongres ou des juments. Il arrivait qu'elle employât ses deux francs à l'achat d'avoine pour quelque bourrique efflanquée, aux yeux tristes, que son propriétaire avare laissait mourir de faim.

Anne adorait les carrousels, elle y dépensait tous ses sous.

Et moi? J'allais tout droit vers Sylvestre et j'inventoriais ses trésors. Je l'écoutais parler; il ne tarissait pas et ses improvisations m'enchantaient. Il avait pour chacun de ses objets une histoire abraca-dabrante à vous conter, et de la même histoire plusieurs versions qu'il variait selon l'âge et les dispositions de son public; il savait être très drôle. J'écoutais aussi le boniment des autres marchands et la conviction, l'ardeur et le sérieux avec lesquels ils louaient leur camelote m'étonnaient et m'amusaient. Mais à côté de Sylvestre, je les trouvais vulgaires et plats. Je dépensais mon argent au hasard, bêtement: mes désirs étaient si nombreux et si minime par contre la somme dont je disposais...

Ce samedi aussi j'allai sans perdre de temps chez mon ami Sylvestre. Je me demandais si le coucou était encore là, et le fusil, et quelles autres surprises son marché aux puces me réservait... ah! il m'en réservait une, la plus inattendue et la plus bouleversante...! Figée, soudain, incrédule et consternée, je vis, mis en évidence sur un vieux coussin de velours fané, je vis le chat en porcelaine de Chine, le chat d'Angélique, mon chat! La pointe d'une de ses oreilles était cassée...!

Des larmes brûlantes m'aveuglèrent et comme au travers d'un prisme j'eus la vision de la chambre d'Angélique comme je l'avais vue lors de ma première visite, secrète et fraîche comme une grotte, secrète et belle comme un sanctuaire et j'entendis la voix d'Angélique... Ça te plaît? Alors tu viendras souvent. Tu vois, je n'ai personne, tu me ferais plaisir... Et je me vis agenouillée à côté de ce chat merveilleux... Voilà où il avait échoué, symbole déchu d'un univers englouti!

Je m'enfuis. J'errai jusqu'au soir dans le petit vallon que j'aimais, mon coin de prédilection. A l'heure du souper je rentrai sagement au sein de ma famille. Les jumeaux avaient acheté une trompette et un pistolet à capsules. Tous parlaient en même temps, Monique de ses

chevaux, Anne de ses exploits sur les balançoires, tandis que François et Nicolas s'empêtraient dans une histoire de clown.

— Et toi, Sabine, qu'as-tu fait? demanda père.

— Moi, je me suis promenée . . . ces fêtes m'emmerdent . . !

Mais avant que m'atteigne la claque méritée, j'éclatai en sanglots.

Juin 1964

